Utrillo

La bohème et l'ivresse à Montmartre

Jean-Paul Crespelle
A.-L. Micheau
François Rousseau

Presses de la Cité

9/15

R 107189

7BA

UTRILLO

LA BOHÈME ET L'IVRESSE A MONTMARTRE

16° Ln 27
89724

DL • 3 0 11 1970 - 2 0 9 4 0

DU MÊME AUTEUR

PICASSO, *les femmes, les amis, l'œuvre.*

CHAGALL, *l'amour, le rêve et la vie.*

MODIGLIANI, *les femmes, les amis, l'œuvre.*

JEAN-PAUL CRESPELLE

UTRILLO
LA BOHÈME ET L'IVRESSE A MONTMARTRE

PRESSES DE LA CITÉ
PARIS

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

© *Presses de la Cité, 1970 et pour les œuvres de Suzanne Valadon et de Maurice Utrillo, S.P.A.D.E.M. Paris, 1970.*

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

CHAPITRE PREMIER

LE PETIT MONDE DE MAURICE UTRILLO

« Je suis né à Paris, rue du Poteau, (je présume, mais je ne peux indiquer le numéro) le 25 décembre, jour de Noël de l'an de grâce 1883.

« Ma mère, une sainte femme que dans le fond de mon âme je bénis et vénère à l'égal d'une déesse, une créature sublime de bonté, de droiture, de charité, d'abnégation, d'intelligence, de courage et de dévouement, une femme d'élite, peut-être la plus grande lumière picturale du siècle et du monde, cette femme noble m'éleva toujours dans les préceptes les plus stricts de la morale, du droit et du devoir.

« Hélas ! que n'ai-je suivi ses sincères conseils ! Je me suis laissé entraîner sur la voie du vice, insensiblement et par la fréquentation de créatures immondes et lubriques, sirènes gluantes aux yeux qu'embrase la perfidie et qui de moi, qui était un rosier un peu fané, ont fait un répugnant ivrogne, objet de la pitié et de la déconsidération publique. Hélas ! Cent fois hélas ! »

Tout le caractère de Maurice Utrillo est résumé par ces quelques lignes autobiographiques : affabulation, déformation des faits, lyrisme naïf proche de celui du Douanier Rousseau et du Facteur Cheval,

recherche du merveilleux, sens aigu de sa déchéance... Il savait fort bien qu'il n'était pas né le jour de Noël, mais le lendemain ; sa mémoire était excellente, particulièrement pour les chiffres et les dates, au point qu'il stupéfiait son entourage et qu'il joua un fameux tour à sa mère qui, pour retarder son mariage avec Lucie Valore, prétendait avoir perdu son livret militaire. Dans un murmure, il donna le numéro matricule du livret et Lucie n'eut plus qu'à le réclamer.

Affirmer qu'il était né le jour de Noël cela satisfaisait son besoin de merveilleux ; il se sentait incorporé davantage à l'Eglise, plus près de ce petit Jésus des premiers communiants qui était son Dieu.

La conscience qu'il avait de son vice était sincère. Il s'en repentait avec des mots ampoulés et candides. Ce poivrot était le frère de saint François d'Assise, et s'il ne parlait pas aux oiseaux mais aux réverbères, ses fioretti nous laissent les yeux émerveillés.

Quant au long paragraphe concernant sa mère : « Une sainte femme... », il donne parfaitement le ton de cette piété bouleversante que tout au long de sa vie il porta à Suzanne Valadon, la « folle Suzanne » !... en laquelle en dépit de tout — il n'était pas si aveugle ! — il voulut voir son ange protecteur. On ne le verra que trop souvent au cours de ce récit, la Suzanne, être génial, survolté, excessif et insupportable, ne fut pas une bonne mère au sens courant du terme. A l'époque cruciale de sa vie, au moment où il aurait eu besoin de s'appuyer sur elle, elle le négligea et, même, le repoussa, le laissant descendre au ruisseau.

Reprenons, cela est essentiel : « Je suis né à Paris, rue du Poteau... » oui, Utrillo est un Parisien pur sang, « un vrai Parigot », comme il se plaisait à l'affirmer ; mieux, un enfant de Montmartre dont les yeux s'ouvrirent sur le décor où allait se dérouler sa passion.

La rue du Poteau aujourd'hui est une rue commerçante, réplique de ces souks alimentaires que sont les rues de Levis, Mouffetard et Lepic. L'immeuble du 3 où il est né — il est singulier qu'il ait écrit ne pouvoir en donner le numéro, il le connaissait fort bien — est situé presque à l'angle de la rue Ordener sur laquelle s'ouvre sa porte d'entrée. L'église Notre-Dame de Clignancourt, distante d'une portée de pierre, est un modeste sanctuaire de style Napoléon-III où Suzanne Valadon négligea de le faire baptiser mais qu'il peignit plus tard avec une tendresse dans laquelle entrait quelque chose comme un sentiment expiatoire : c'est l'un de ses chefs-d'œuvre. « J'aime les églises, disait-il, même si elles sont moches ! » Celle-là n'est pas belle, mais elle est touchante, et les nombreux fidèles qui viennent y prier y créent une atmosphère de ferveur.

L'étroite façade de briques peintes en blanc — jadis sans doute de couleur naturelle — du 3 rue du Poteau est occupée au rez-de-chaussée dans toute sa longueur par l'éventaire d'un fruitier-verdurier, « Au bon jardin potager », de création récente. Rien ne subsiste là du souvenir de Suzanne Valadon et du moutard qu'elle mit au monde, aidée par la vieille Madeleine, sa mère, le 26 décembre 1883. Lors de la naissance de Maurice, cette maison était l'une des rares construites dans cette rue qui allait rejoindre

les fortifications en décrivant un arc de cercle. La plupart des immeubles voisins sont plus récents et datent du début du siècle. Il faut se reporter aux gouaches d'Utrillo, aux « neiges » puisqu'il s'agit du 26 décembre, pour reconstituer le décor ancien de la rue du Poteau ; une rue sans joie, dont les immeubles bas étaient souvent séparés par des vergers ou des jardins maraîchers. Sans doute les lieux n'étaient-ils pas sûrs — plus on se rapprochait des « fortifs », plus on avait de chance le soir de faire de déplaisantes rencontres — et Suzanne Valadon ne s'éloignait-elle guère du carrefour où s'élevait la mairie et où se trouvait le poste de police. D'ailleurs, le centre de ses activités de modèle était place Pigalle.

Le contraste est aujourd'hui frappant entre ce secteur situé au pied du flanc nord de la Butte Montmartre et le quartier Pigalle, situé au sud. Il l'était davantage il y a près d'un siècle. La rue du Poteau, c'était Back Street, l'envers du décor. Au sud flamboyaient les papillons à gaz des boîtes à filles et à champagne qui drainaient chaque soir les fêtards montés en fiacres. Au moment où Utrillo poussait ses premiers vagissements, Montmartre devenait le centre et le symbole de la noce universelle.

Au nord, subsistait la zone inquiète des pauvres travailleurs, des petits employés, des voyous et des filles en cheveux ; un pays oublié que les omnibus de l'Urbaine, venant de l'Opéra, mettaient une heure à atteindre. Les bistrots avaient leurs devantures barbouillées de rouge sombre : assommoirs classiques décrits par Zola, pourtant seuls lieux de chaleur et d'amitié dans ce quartier lugubre. Mais au printemps

la campagne pénétrait dans la ville avec le feu d'artifice des marronniers et des lilas en fleurs, sautant par-dessus les fortifs comme un espoir de fête et de jours meilleurs.

Il faut s'imprégner de cette atmosphère pour comprendre Utrillo. Toute sa vie, ou plutôt toute la période créatrice de sa vie, s'est déroulée sur la Butte Montmartre et les quelques rues qui l'entourent, guère plus d'un kilomètre carré : son royaume !

-:-

A l'époque de la naissance d'Utrillo la ville encerclait la Butte sans l'occuper. Actuellement encore, par rapport aux transformations des autres quartiers, la Butte est préservée, surtout au sommet, et les petites rues des Saules, Saint-Vincent, Sainte-Rustique, Cortot, Norvins sont demeurées à peu près telles qu'elles étaient à la fin du XIXe siècle. La place du Tertre, elle-même, envahie dans la journée par une figuration folklorique de faux rapins qui fabriquent en série des vues du Sacré-Cœur, par les touristes que les cars certains jours d'été déversent sans arrêt, par les noceurs, le soir, habitués des petites boîtes faussement pittoresques, la place du Tertre retrouve le matin une espèce d'innocence villageoise. Il n'y a plus à ce moment que les gens du quartier, les ménagères qui vont aux provisions et les gosses, tout aussi morveux que ceux de Poulbot, qui vont à l'école. On pourrait parcourir un itinéraire du souvenir dont les étapes seraient les lieux où vécut Utrillo : la rue Cortot, le « Lapin Agile », « Chez

Adèle », « Bouscarat », la rue des Saules, le square Saint-Pierre... rien n'a changé, ou presque : c'est le temps retrouvé.

Lieu insolite que ce village d'Ile-de-France, perché sur sa colline aux pentes abruptes et battu par le flot de la ville. La comparaison avec un îlot s'impose, évidente, lorsqu'au bout de la courte rue du Calvaire on contemple les toits bleus de Paris qui se pressent en moutonnant à l'assaut de la Butte. Les fumées des cheminées, les rumeurs qui montent, les quelques voitures qui se hasardent à affronter les rampes des rares accès accroissent l'impression d'isolement. Impression aujourd'hui, mais réalité à la fin du siècle dernier : on était matériellement très loin de Paris. Les omnibus de l'Urbaine ne dépassaient pas la place des Abbesses, à mi-côte, et les cochers de fiacres n'acceptaient de monter au sommet que sur la promesse d'un gros pourboire. Lors du fameux banquet Rousseau donné par Picasso dans son atelier du Bateau-Lavoir en l'honneur du simple de Plaisance, Gertrude Stein eut beaucoup de mal à obtenir qu'un fiacre montât jusqu'à la place Ravignan pour charger le bonhomme et le ramener chez lui.

Il est un des aspects du Montmartre de jadis que l'on ne retrouve plus : les moulins qui dominaient la Butte et lui donnaient son caractère ont disparu. Georges Michel, Corot et Van Gogh les ont montrés, sentinelles solitaires, montant la garde au-dessus de la ville. Par contre, le Sacré-Cœur qu'Utrillo vit lentement s'élever durant son enfance et son adolescence est devenu le symbole de Montmartre. Le monument est affreux, mais ses coupoles et ses clochers de pierres blanches prennent dans la lumière

voilée de Paris un aspect souvent féerique. Surtout le soir.

Montmartre il y a moins d'un siècle était véritablement un village où la vie était scandée par les cloches de Saint-Pierre, plus tard relayées par celles du Sacré-Cœur. Aller dans le centre apparaissait à beaucoup de ses habitants comme une expédition lointaine : on « descendait » à Paris. Non seulement de nombreuses maisons anciennes subsistaient, mais encore les fermes, les vraies fermes avec poules, lapins, vaches, cochons étaient nombreuses. On voyait les poules picorer les tas de fumier devant les portes, et le purin coulait dans le ruisseau central des ruelles. Le docteur Le Masle, qui n'était pourtant pas si vieux, se souvenait des oies qui s'aventuraient encore sur les terrasses du Sacré-Cœur. Il semblait tout naturel que les femmes le matin allassent au puits, et Gabrielle, la nourrice des enfants Renoir, se croyait revenue à Essoyes son village natal. Roland Dorgelès, Edmond Heuzé, parlent des vergers qui donnaient des pommes et des poires succulentes — il y en a encore, d'ailleurs ! — des prés de la Comète où les fermiers qui habitaient la maison actuellement occupée par Gen-Paul faisaient paître leurs vaches. Il y avait plusieurs champs de blé et, bien entendu, des vignes, ancêtres de la vigne actuelle, ultime vestige, produisant un reginglard semblable au vin d'Argenteuil.

Partout, par-dessus les murs lépreux — les murs vivants de la « Période blanche » — s'échappaient des lilas, des roses et des glycines. Les maisons étaient d'un inconfort total : pas de tout-à-l'égout, d'eau courante ou de gaz. Longtemps, alors que Paris

avait l'électricité, on continua à s'éclairer avec des lampes à huile. On venait tout juste de les remplacer par des lampes à pétrole lorsque Picasso s'installa au Bateau-Lavoir, en 1904. C'est en se servant d'une de ces lampes qu'il peignait la nuit les saltimbanques de la « Période rose ».

Le soir, le village, presque mort jusque-là, s'animait. Les employés, les ouvriers, remontaient de la ville et retrouvaient les peintres, dont la journée s'achevait au coucher du soleil, devant les zincs des petits bistrots aux vitres voilées de cotonnades à carreaux rouges : c'était l'heure de la « verte » et de la manille. En été, les consommateurs installés aux terrasses de « Bouscarat » lorgnaient les arpètes qui passaient, l'air absent, le corsage tendu. Les gosses jouaient à la marelle, et dans les impasses quelques goualeuses lançaient à plein gosier les rengaines à la mode chantant les amours éternelles et les amants d'un jour ; c'est de là qu'Edith Piaf est sortie, et avant elle Eugénie Buffet.

Les commerçants étaient peu nombreux et réduits aux services essentiels : épiciers, boulangers, blanchisseuses, vins et charbons... qui suffisaient à une population peu exigeante. Des marchands ambulants passaient régulièrement pour crier la salade, le hareng ou la cerise. Gustave Charpentier devait en reprendre les cris mélodieux dans « Louise » : « J'ai de la cerise... » « La belle Valence... » « Tonneaux, tonneaux... » « V'la l' vitrier... » « Rac — commodeur de porcelaine... »

La population de Montmartre était un échantillonnage de toutes les classes sociales. Si les petits employés, les cochers, les déménageurs et les artisans

étaient les plus nombreux, on y rencontrit également des maraîchers qui allaient vendre leurs légumes au marché de la rue d'Orchamp, et même des bourgeois qui avaient choisi la Butte attirés par la vie paisible qu'on y menait et le bon air qu'on y respirait. Ce sont ces raisons qui conduisirent la famille Renoir à s'installer dans un des pavillons de l'allée des Brouillards.

Avant d'en venir aux artistes, il faut évoquer les personnages pittoresques qu'une vie « en marge » de la ville avait attirés à Montmartre ; certains ont joué un rôle dans l'histoire de l'art moderne. Ainsi Marcellin Desboutins que Degas fit poser avec l'actrice Ellen André pour « l'Absinthe ». Cet excentrique chevelu, beau graveur au demeurant, était un monarchiste agressif, terreur des bistrots de la place du Tertre. Son langage était vert : « Avez-vous vu ma fumelle ? » demandait-il au café Briffaut, pour parler de sa femme, personne parfaitement digne qui depuis cinquante ans subissait ses excentricités.

Bibi la Purée qui posa pour Toulouse-Lautrec, Picasso et Jacques Villon était une sorte de clochard littéraire. Aline Renoir qui le nourrissait avait appris avec surprise que s'il ne changeait jamais de chemise, c'était parce que celle qu'il portait lui avait été donnée par Verlaine : la faire laver eût été un sacrilège !

Il était exact que Verlaine avait dédicacé l'un de ses recueils de poèmes à cet effronté mendiant : « A Bibi la Purée, type épatant, et drôle tant. » Avec ce mince bagage de légende, il réussissait à subsister sur la Butte en vivant aux crochets des uns et des autres.

Maurice Delcourt était un peintre authentique. Anarchiste tonitruant et voyant, il attira à Dufy des ennuis avec la police. Le jeune « fauve » havrais le logeait dans le débarras de son atelier de la rue Cortot. Les opinions de Delcourt lui valurent d'être inscrit sur la liste noire de la préfecture de Police et, à la déclaration de guerre, le doux Dufy dut se débattre pour ne pas être versé dans un bataillon disciplinaire avec les individus considérés comme dangereux pour l'ordre public.

Les aventures de Delcourt qui coupait et cousait lui-même ses vêtements, et faisait vibrer la vieille maison de refrains sanguinaires, ne se comptaient pas. Ingénieux, il vivait en participant aux concours des Salons artistiques. Il lui arrivait souvent d'être le seul candidat et il décrochait le prix. Pendant la guerre, comme bien des révolutionnaires, il se conduisit en héros. Promu officier, il fut tué en entraînant ses hommes à l'attaque.

Les anciens de la Butte se souviennent encore du brocanteur Deleschamps, également poète et cocher, qui s'était intitulé le « Premier ministre de la mort »... allusion aux déchets mobiliers qu'il vendait. Son souvenir est lié à celui du Maquis dont il était l'un des hôtes les plus notables. Sur la Butte, le Maquis formait un secteur à part. C'était une vaste zone située sur le flanc nord, de part et d'autre de l'actuelle avenue Junot. L'instabilité du terrain en cet endroit avait empêché d'y élever des immeubles, et les propriétaires pour tirer profit de leurs terrains les louaient à long terme pour des sommes infimes à toute une population de zoniers qui y avaient élevé des bicoques.

Utrillo a laissé des peintures charmantes de ce bidonville poussé à l'ombre des moulins et enfoui dans une jungle de lilas, de cytises, de seringas et d'aubépines. Enfant il allait y vadrouiller, ramassant les escargots les jours de pluie ; peut-être y suivit-il ces chasses à courre burlesques qui lançaient des meutes de rapins et de galopins à la poursuite d'un malheureux lapin de chou extrait de son clapier.

Certains locataires du Maquis y avaient construit des pavillons — planches, carreaux de plâtre, torchis — assez confortables. Le cinéaste Jean Renoir qui polissonna dans le quartier se souvient d'un couple de charmants jeunes gens qui s'étaient aménagé là un chalet suisse délicieusement insolite. Sur la pelouse tondue avec amour ils avaient planté un sapin au milieu de rocailles pour compléter l'illusion. Un matin la police força la porte du pimpant chalet. Les hôtes n'y étaient plus ; flairant la descente des « poulets » ils avaient plié bagages depuis plusieurs jours : c'était des faux monnayeurs !

Il n'en allait pas ainsi de tous les hôtes du Maquis, dans l'ensemble des gens paisibles, quoique parfois excentriques, comme ce couple d'Anglais que l'on appelait le Baron et la Baronne, qui avaient échoué là on ne sait comment et qui passaient leurs journées à enseigner le badminton aux gosses de la Butte. Pigeard, autre Baron, était peintre, mais passionné de sport nautique il passait plus de temps à bichonner ses yoles de courses qu'à faire sa peinture. Adepte des paradis artificiels, il faisait du prosélytisme et il ravitaillait Modigliani son voisin en boulettes de haschisch. Un moment rallié, Picasso, qui vivait alors avec Fernande Olivier, venait le soir fumer quelques

pipes d'opium chez lui. Mais cela ne dura pas : il prit peur et bazarda son matériel de fumerie.

Autres fantaisistes : le chanteur Azur et l'ingénieur Rémy qui s'étaient construit un pavillon léger dont les murs étaient de toile. Ainsi ils voyaient parfaitement clair chez eux et n'avaient pas à payer l'impôt — impôt absurde responsable de tant de maisons presque aveugles — sur les portes et fenêtres.

De nombreux peintres occupaient les bicoques du Maquis. Steinlen y habita longtemps un chalet, le « Cats cottage », avec une maîtresse noire, au milieu d'une horde de chats... ses modèles. Van Dongen y vécut de l'hospitalité de Ten Cate, son compatriote lorsqu'il débarqua sans un sou à Paris ; Modigliani également passa les premiers mois de son séjour parisien dans un pavillon proche de celui de Deleschamps avec lequel il disputait des concours de poésie. Poulbot, le dessinateur des gosses de la Butte, le graveur Daragnès, le sculpteur Laurens habitèrent à différentes époques ce bidonville de la bohème. L'invention du procédé de construction sur pieux et sur radier en permettant l'édification d'immeubles sur les terrains argileux et mouvants sonna le glas de cette république buissonnière. Très rapidement de hautes maisons s'élevèrent sur le Maquis en bordure de la large avenue Junot. Personnages hors cadres et rapins durent céder la place aux boîtes à loyer et aux hôtels particuliers que les artistes arrivés se faisaient élever. Un incendie propice vint à point pour accélérer l'évacuation du Maquis. Le dernier à tenir fut le céramiste Paco Durio, l'ami de Picasso et son bienfaiteur pendant ses années de misère, installé là depuis près d'un demi-siècle.

Expulsé à la veille de la dernière guerre, il mourut de chagrin à l'hôpital, oublié et dans la misère, après avoir possédé une très belle collection de peintures et de bois sculptés de Gauguin dont il avait été le compagnon.

-:-

Au pied du glacis sud de la Butte, les boulevards de Rochechouart et de Clichy étaient voués à la fête et aux amours vénales. La Butte en son sommet restait attachée aux plaisirs villageois. Les bistrots à terrasses, les guinguettes à tonnelles, les bals étaient les successeurs de ces cabarets et de ces vide-bouteilles où les Parisiens dès le XVIIIe siècle avaient pris l'habitude de venir aux beaux jours déguster le petit vin aigrelet du cru. Pierre Courthion a retrouvé les noms de ces bouchons que ne dédaignaient pas les fermiers-généraux amateurs de jouvencelles autant que de vin gris : « Au veau qui tète », « Au berger galant », « A la fontaine d'amour »...

Le Moulin de la Galette, théâtre d'une résistance héroïque des Montmartrois en 1814, avait été aménagé en bal champêtre sous le Second Empire. S'il existe toujours — mais dans quel état ! — il n'a plus le caractère qu'il avait à la fin du siècle dernier. Alors les tables étaient disposées dans le jardin — dont le naïf Maclet fut le jardinier — et les couples le dimanche dansaient la polka et la valse sous un simple hangar : c'était vraiment un bal champêtre, dont Renoir dans l'un de ses chefs-d'œuvre a laissé un témoignage précis. Au début du siècle le décor fut transformé et la vaste salle qui existe encore fut

édifiée. Le seul vestige authentique du Moulin de jadis est l'entrée dont on retrouve l'arcade dans les tableaux de Van Gogh, de Bonnard et d'Utrillo.

Autour de ce simple bal qui offrait aux Parisiens les joies des fêtes campagnardes, on a beaucoup fabulé, particulièrement Francis Carco et Roland Dorgelès qui ne connurent pas le Moulin de la Galette du temps de Renoir et de Toulouse-Lautrec. Ils ont peuplé le hangar villageois de voyous et de souteneurs, toujours prêts à sortir le couteau, le « surin », comme ils disent ! En réalité, le bal était fréquenté par la jeunesse du quartier, arpètes, cousettes, ouvrières, modèles — toutes les petites de la Butte étaient modèles à l'occasion — employés et rapins. Tout le monde se tenait sagement et Utrillo d'abord bien accueilli sur sa bonne mine, fut vite repéré et finalement expulsé lorsqu'il commença à faire du scandale. Francis Jourdain qui fut l'un des danseurs du Moulin quinze ans avant que Carco n'arrive à Montmartre, n'y vit jamais d'apache. « Les danseurs, dit-il, s'amusaient pour de bon, dansaient avec un entrain parfaitement désintéressé, ce qui créait une atmosphère de naturel et de gaieté. » Un ami qui l'accompagnait là pour la première fois fut bien déçu de ne pas trouver l'atmosphère de bouge et de mélo à laquelle il s'attendait. Renoir disait : « On a la gueule que l'on mérite !... » Il suffit de regarder les visages des danseurs de son tableau pour voir que ce sont des gens simples et gentils.

Les mauvais garçons de Montmartre — et il y en avait ! — ne se souciaient guère de venir tacher leurs bottines à bec de canard dans les ruelles de la Butte. On les rencontrait surtout dans les bars des environs

de Pigalle, des avenues de Saint-Ouen et de Clichy. C'est là que Francis Carco observa cette faune de marlous, de voyous, de caïds, de grues et de gigolettes dont il a peuplé ses romans. Quartier peu sûr dès la tombée de la nuit, et Renoir qui avait eu la mauvaise idée d'y louer un jardin pour peindre en plein air en fit un soir l'expérience. Abordé par des rôdeurs il ne dut son salut qu'à l'un de ses agresseurs qui l'avait reconnu : c'était l'amant d'une fille qui posait pour lui. Les autres membres de la bande mis au fait tinrent à raccompagner le peintre chez lui... pour lui éviter de mauvaises rencontres. Utrillo eut moins de chance et bien souvent il fut la victime des voyous qui le tourmentaient et le rossaient.

Carco avait tout bonnement confondu deux secteurs de Montmartre, en réalité très différents, et il avait fait monter les voyous sur la Butte. Le village était tout simplement ignoré des voyous. Qu'y auraient-ils été faire ?

Une nouvelle clientèle accourut à Montmartre avec l'ouverture du Moulin-Rouge en 1889. Zindler, son fondateur, un ancien garçon boucher devenu entrepreneur de spectacles, avait eu l'idée de créer ce que l'on peut considérer comme le premier music-hall de Paris. Il ne s'agissait plus d'un bal populaire, mais d'un établissement luxueux où l'on venait souper en contemplant les évolutions du « quadrille réaliste » — rebaptisé plus tard « French Cancan » — le gambillage endiablé de La Goulue et de Valentin le désossé, ou les danses faussement chastes de Jane Avril. Zindler s'adressait aux viveurs fortunés et son établissement devint une vaste foire à l'amour. Le soir, coupés et fiacres déversaient devant

l'entrée illuminée du Moulin-Rouge les femmes les plus « chères » de Paris, les viveurs les plus élégants venus de chez Maxim's ou du Pré-Catelan. Princes russes, pachas turcs, propriétaires argentins, aristocrates français, écrivains lancés et artistes à la mode devinrent les habitués des lieux, et l'on vit à plusieurs reprises Edouard VII et Léopold II se mêler au public dans un incognito transparent. Avec le Moulin-Rouge, Montmartre devint pour le monde entier le symbole de la fête légère.

Les habitants du quartier, artistes exceptés, ne fréquentaient guère ce music-hall coûteux. Ils se sentaient dépaysés au milieu de ces gens qui sablaient le champagne. On comprend que Toulouse-Lautrec qui n'avait pas aimé l'atmosphère bon enfant du Moulin de la Galette — et puis, gravir la pente depuis la rue Tourlaque où il avait son atelier, c'était trop pour ses petites jambes ! — se soit retrouvé au Moulin-Rouge dans son milieu et ne l'ait plus quitté, y puisant comme dans un vivier les thèmes principaux de son œuvre. Les garçons aux petites heures devaient le mettre dehors : lui parti, on fermait.

Maurice Joyant a raconté l'étonnement des soupeurs à la vue de ce nain chaloupant sur ses deux jambes torses. Ce monde ne fut pas celui de Maurice Utrillo bien qu'il l'ait connu. S'il représenta le Moulin-Rouge à plusieurs reprises, y entra-t-il jamais ? Peut-être quelquefois pour y voir danser son copain Heuzé, mais ce monde qui avait fasciné Lautrec le laissa indifférent. Il n'était pas non plus pour Zindler un client intéressant, et ses habitudes d'ivrogne n'étaient pas celles qu'il pouvait tolérer.

Les boîtes de la Butte avaient un caractère moins

brillant, humble et presque pauvre. Dédaignant la fête sensuelle, elles donnaient plutôt dans le genre artistique et littéraire ; c'est ce qui fit le succès du « Chat Noir » dont Boissy, le père généralement attribué à Maurice Utrillo, était l'un des piliers. Ce cabaret, fondé deux ans avant la naissance d'Utrillo, par Rodolph Salis, un Vaudois à prétentions littéraires, connut une vogue considérable. On y disait des vers, on y chantait des chansons sentimentales de Delmet — « Les petits pavés », « Les stances à Manon » — et on y jouait des saynètes sur un théâtre d'ombres dont Steinlen découpait les personnages. On y vit tout ce que l'époque compta de romanciers, de poètes : Verlaine, Jean Richepin, Moréas, Donnay, Jean Lorrain... et de peintres : Willette — dont la grande composition « Parce Domine », ornait la cheminée — Steinlen, Abel Faivre, Cheret, Léandre créateurs du genre montmartrois. L'atmosphère de la salle voûtée, décorée par Steinlen d'une frise de chats, dont la lumière était filtrée par des vitraux de couleur, était à la fois précieuse et burlesque. Les garçons déguisés en académiciens — bicorne emplumé et épée au côté — appelaient les clients fauchés qui fréquentaient là : « Mon gentilhomme » ou « Monseigneur »... C'était un peu grotesque. Le plus grand mérite du « Chat Noir » fut d'avoir permis à Yvette Guilbert, diseuse à voix mordante et ironique, et à Erik Satie de se faire connaître.

Bruant, rufian cultivé, vêtu de velours, botté, le cou entouré d'un cache-col rouge, même en plein été, qui succéda à Salis au 84 boulevard de Rochechouart lorsque celui-ci transporta ses pénates en grande

pompe 12 rue de Laval — actuellement rue Victor-Massé — prit tout simplement le contre-pied du gentilhomme de la limonade en adoptant à l'égard de ses clients le ton de l'insulte et de l'engueulade. La publicité de son cabaret annonçait la couleur : « Au Mirliton, public aimant se faire engueuler. » Plus de princes et de damoiseaux avec lui ! — Par ici, bande de choses ! », disait-il à ses clients... Ses chansons évoquaient le geste des souteneurs, des putes et des assassins, de « Nini Peau de Chien » à « Toto Laripette ». Il tutoyait les ministres, traitait comme des filles les femmes du monde : ils adoraient ça !... Roi de la langue verte, il chantait :

Tas d'inachevés, tas d'avortons
Fabriqués avec des viandes veules
Vos mères avaient donc pas de tétons
Qu'elles n'ont pas pu vous faire des gueules ?

... pour la joie masochiste de Toulouse-Lautrec dont il devint l'idole. L'œuvre du nain génial fut profondément marquée par le ton du « Mirliton », et l'affiche qu'il fit pour Bruant donna le départ à l'art de l'affiche moderne.

De toutes les boîtes de Montmartre, la seule dont Utrillo ait été le familier, jusqu'à un certain point, est le « Lapin Agile ». Il a si souvent représenté la petite maison paysanne avec ses volets verts et sa barrière blanche qui demeure, intacte, soigneusement entretenue pour les touristes de Paris by Night, qu'il est inutile de la décrire plus longuement. Le « Lapin Agile », fut vraiment le cabaret de la Butte. Avant d'être repris par Frédéric Gérard, dit Frédé, au début du siècle ce n'était qu'un très modeste troquet

fréquenté par les rouliers et tenu par un ancien modèle de Pigalle, camarade de Suzanne Valadon, la mère Adèle. La boîte avait été fondée par André Gill, un rimailleur de la plus pauvre espèce, du genre argotique et patoisant, auteur d'un recueil, « La Muse à Bibi », dont Francis Carco extrayait ces vers :

Tant pir' pour moi : j' suis trop artisse,
Trop volag' pour signer des bails :
Je m' dégout des plus beaux travails :
Sans ça j' maurais mis d' la police.

En s'installant au « Lapin Agile », le père Frédé en modifia le ton, adoptant le genre estudiantin et bon enfant. A l'intention des étudiants qui montaient du quartier latin le soir pour brailler leurs chansons, il chantait le « Temps des Cerises », « La femme du roulier », « Le 31 du mois d'août »... en s'accompagnant sur sa guitare. Il appelait ça faire de l'art. Picasso, Braque, Derain, Vlaminck, Van Dongen, Apollinaire, Salmon, Max Jacob ne s'illusionnaient pas sur les qualités de cet art, mais ils aimaient venir au Lapin — surtout au printemps — pour se retrouver et causer en contemplant les lumières de la ville scintillant à leurs pieds. Jamais Apollinaire et Max Jacob ne dirent leurs poèmes au Lapin Agile, mais celui-ci en quatre vers écrits sur le carnet de bord de Frédé devait immortaliser l'endroit :

Paris, la mer qui pense apporte
Ce soir, au coin de ta porte,
O tavernier du quai des Brumes,
Sa gerbe d'écume.

Frédé, l'air d'un Robinson Crusoé avec sa longue barbe et son bonnet de fourrure, était un brave homme, amical, souvent prompt à aider les plus malheureux. On le vit maintes fois après son tour de chant faire la quête au bénéfice d'un habitué trop fauché pour payer sa consommation. De son premier métier — il avait crié la marée dans les rues de Montmartre avec un voiturin — il avait conservé un âne, désormais à la retraite. « Lolo », entra dans l'histoire anecdotique de l'art moderne lorsque Roland Dorgelès et quelques plaisantins, contempteurs de l'avant-garde, s'avisèrent de faire promener la queue de l'animal préalablement enduite de couleur sur une toile blanche. Signée Boronali, anagramme d'Aliboron, l'œuvre, dans laquelle on pouvait reconnaître le souvenir du style de Girieud, l'un des auteurs de la farce, baptisée « Coucher de soleil sur l'Adriatique », fut envoyée aux Indépendants, salon sans jury, où elle fut exposée en bonne place. Le lendemain du vernissage Dorgelès révéla la plaisanterie... Et de rire !

Frédé qui avait vu grandir Utrillo l'aimait bien, et il l'accueillit volontiers lorsqu'il ouvrit son cabaret. Seulement, Utrillo ne songeait qu'à sécher des litres de rouge et à importuner les clients avec ses discours d'ivrogne. Après qu'il eut un soir renversé des tables et cassé des verres, Frédé le tint à l'œil. Bien qu'il lui eût offert deux de ses meilleurs paysages, il l'expulsait dès qu'il commençait à s'énerver, parfois en même temps que son compagnon de bouteille de ce temps-là, Modigliani.

Plus tard, lorsqu'il fut devenu une espèce de vaga-

bond, à l'époque où sa mère, toute à ses amours avec Utter, l'avait abandonné, il trouva souvent une assiette de soupe et une tranche de gigot auprès de la brave Berthe, la femme de Frédé, qu'il allait trouver dans sa cuisine. Excellent cordon bleu, Berthe fricotait de savoureux petits plats, mais les dîners au « Lapin Agile » étaient chers et Utrillo n'avait pas souvent les 2,50 francs nécessaires en poche. Et lorsqu'il les avait, il préférait aller boire.

Par chance pour les plus impécunieux, il y avait sur la Butte de nombreux bistrots, en général des marchands de vin qui disposaient quelques tables dans leur arrière-boutique et qui donnaient le bœuf gros sel, le navarin aux pommes et le miroton pour 0,50 francs la portion : « Spielman », place du Tertre, « Azon » et « Vernin » élus par la bande du Bateau-Lavoir, et la brave Adèle qui à l'enseigne de « Chez Adèle » avait ouvert un minuscule restaurant rue Norvins. Chez elle Utrillo trouvait également le couvert lorsque sa mère l'oubliait. Il était l'enfant de la Butte et, il faut le préciser, il ne connut jamais la faim ; il se fâchait à la fin de sa vie lorsqu'on le suggérait : — Je n'ai jamais eu faim, affirmait-il, mais j'ai souvent eu soif !

-:-

Il faut en venir à parler des artistes pour compléter cette évocation du Montmartre où se déroula la vie d'Utrillo et dont tout son œuvre découle. Dès le début du XIXe siècle on les avait vu apparaître au bas de la Butte, attirés peut-être par la foire aux modèles

qui se tenait place Pigalle, mais plus certainement par le caractère encore agreste des lieux et par la facilité qu'il y avait d'aménager de vastes ateliers dans les remises et les anciennes écuries. Il s'agissait d'artistes non conformistes, vivant plus ou moins en marge de l'art officiel. Le premier arrivé, Georges Michel, fut également le premier des paysagistes de Montmartre, et ses grandes peintures portent témoignage du caractère champêtre de la Butte dominée par ses moulins. Vers ce temps-là, Géricault qui habitait Chaussée des Martyrs montait fréquemment au village pour surveiller l'activité d'une fabrique de pierres artificielles dans laquelle il avait des intérêts. C'est en revenant d'une de ces visites qu'il fit une chute de cheval dont il mourut onze mois plus tard après une effroyable agonie. Au début, l'accident était apparu bénin : il n'avait rien de cassé, pas même une égratignure, mais l'hématome à la hanche causé par sa chute se transforma en un abcès qui provoqua un empoisonnement du sang. La médecine du temps encore balbutiante fut incapable de le sauver et il mourut à trente-six ans.

Delacroix, sans qu'on puisse dire qu'il fut Montmartrois, fut durant treize ans un habitant du quartier. Pour se rapprocher de la baronne de Forget dont il était amoureux, il s'était installé au 54 rue Notre-Dame-de-Lorette. Rien, hélas ! dans son œuvre n'évoque ce séjour. On sait qu'il aimait bien Montmartre et encore plus les lorettes, ces charmantes filles entretenues qui, en grand arroi, arpentaient le trottoir de sa rue.

Gavarni, lui, fut un Montmartrois fidèle et il ne quitta guère les pentes de la Butte sur lesquelles,

Don Juan peu exigeant sur la qualité, il cueillait les fillettes. Il s'était installé très jeune, en 1829, dans un pavillon de la rue des Rosiers, non loin de Berlioz — dont Utrillo représenta la maison — tout au sommet de la Butte d'où il contemplait Paris comme d'un sémaphore. Le soir, ayant revêtu son habit, il descendait dîner dans les demeures les plus élégantes de la capitale ou chez les grands écrivains dont il était l'ami. Ce sont ces relations qui l'incitèrent à fonder en 1833 le « Journal des gens du monde »... qui après quelques numéros suspendit ses publications en lui laissant 25 000 francs de dettes. Célèbre pour ses innombrables maîtresses, Gavarni a tenu un journal qui n'est qu'un livre de comptes où l'on s'aperçoit qu'il collectionnait les femmes comme un entomologiste les papillons : par curiosité plus que par sensualité.

Le groupe des Batignolles s'il ne fut pas à proprement parler montmartrois prit, avant la guerre de 1870, et après, l'habitude de se réunir dans deux cafés du bas de Montmartre, au « Guerbois » avenue de Clichy, puis à « La Nouvelle Athènes » place Pigalle, lorsque le « Guerbois » fut devenu trop bruyant. Dans ces deux cafés, Manet, Cézanne, Degas, Pissaro, Fantin-Latour, Renoir, Zola, Paul Alexis, le docteur Gachet se retrouvaient chaque soir à l'heure de l'apéritif. Ce sont ces réunions, et d'autres qui avant 70 se tenaient dans l'atelier que partageaient Renoir et Bazille rue de la Condamine, qui servirent à baptiser l'Ecole des Batignolles qui allait engendrer le mouvement impressionniste. S'il ne reste rien du « Guerbois », un café subsiste toujours à la place de « La Nouvelle Athènes », mais

il ne présente aucune trace qui puisse évoquer le souvenir des impressionnistes. La clientèle très spéciale appartient au monde des amours roses... et bleues.

Après la guerre de 70 et la Commune qui avaient marqué le village de leur trace sanglante — c'est contre un mur de la rue du Chevalier-de-la-Barre que, le 15 mars 1871, furent fusillés les généraux Lecomte et Thomas, premières victimes de la Commune — Montmartre devint véritablement la terre des artistes. Renoir, Toulouse-Lautrec y vécurent et participèrent, chacun à leur façon, à la vie montmartroise. Van Gogh qui habitait avec son frère un petit appartement situé au 3e étage du 54 rue Lepic eut là la révélation de la peinture claire et de la couleur atmosphérique des impressionnistes. Les deux cents peintures qu'il peignit au cours de son séjour — mars 1886 — février 1888 — sous l'influence de Pissarro, de Guillaumin et de Signac marquèrent sa dernière étape avant l'affirmation définitive de sa personnalité. On peut encore voir la plupart des lieux où il peignit au cours de cette période qui fut probablement la plus heureuse de sa vie, malgré son inquiétude et sa fébrilité. Naturalisé Montmartrois, il prenait chaque jour ses repas chez la mère Bataille, un minuscule bistrot de la rue des Abbesses, où il retrouvait Toulouse-Lautrec son camarade de l'atelier Cormon, aux propos duquel il prêtait la plus grande attention, Willette, le peintre des pierrots et des colombines, le poète François Coppée, Catulle Mendès et un jeune homme timide à la voix de bronze : Jean Jaurès !

Au cours de ce séjour il exposa au « Tambourin »,

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
9 NOVEMBRE 1970 SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE
BUSSIÈRE, SAINT-AMAND (CHER)

— N° d'édit. 2843. — N° d'imp. 1205. —
Dépôt légal : 4e trimestre 1970.
Imprimé en France

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

Couverture :
Conception graphique – Manon Lemaux
Typographie – Linux Libertine & Biolinum, Licence OFL

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia
– Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit –
dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du CNL Centre national du livre